

Nous sommes momentanément absents

Une production du COLLECTIF 1984

d'après un projet original conçu
avec la Compagnie du Campus

avec

Jacques Esnault et Annick Faniel

Mise en scène

Patrick Duquesne

dossier pédagogique

Collectif 1984

120 petit chemin Vert

1120 Bruxelles

Tél / fax : ++32(0)2/262 08 84

1984@skynet.be

www.collectif1984.net



« *Quelle connerie la guerre !* »

*« Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Epanouie ravie ruisselante
Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara...
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant... »*

Paroles, Jacques Prévert

« **Nous sommes momentanément absents** » est un spectacle que nous avons conçu à l'adresse des adolescents, à la suite de diverses réactions d'enseignants nous ayant fait part de la difficulté à répondre de façon satisfaisante aux questions que leur posaient les élèves à propos des conflits guerriers.

La guerre est quelque chose de très éloigné et de très proche à la fois.

La télévision nous montre les bombes qui s'abattent sur Bagdad, très loin d'ici, mais les bateaux et les avions qui transportent ces obus passent juste au-dessus de nos têtes ou croisent en mer du nord.

Les mines antipersonnel font une victime toute les vingt minutes à des milliers de kilomètres d'ici, mais toutes sortes d'armes meurtrières sont produites chez nous.

Pour aborder ce sujet délicat, nous avons cherché une situation théâtrale permettant d'ancrer cette thématique dans une réalité tangible pour les adolescents. Nous n'avons voulu être ni trop « historiques », ni trop « métaphoriques ». Cela nous a menés à poser ces questions dans la réalité ô combien quotidienne et concrète d'un entretien d'embauche à la seule différence près que l'interview se déroule dans une fabrique d'armements.



Avec ce spectacle, nous abordons donc une thématique aussi complexe que celle de la guerre, mais tout se passe dans le cadre d'un banal petit salon. Ici, ni le chef du personnel, ni le chercheur d'emploi ne risquent grand chose : il n'y a pas le danger immédiat d'une bombe qui pourrait tomber ou d'une balle qui pourrait frapper. Tout se joue sur une question de point de vue, sur une question d'éthique. Et avec beaucoup d'humour, parce que les dérapages possibles dans une situation de recherche d'emploi sont multiples.

Pour le spectateur –et le protagoniste auquel il s'identifie-, le dilemme est tout à la fois simple et terrible dans son paradoxe : pour nourrir ses propres enfants, est-il acceptable de participer à la production d'engins provoquant la mort d'autres êtres humains?

« **Excusez-moi, vous avez les mains propres ?** »

Nous avons parsemé ce dossier de questions. Elles témoignent des interrogations qui ont surgi tout au long du processus de création du spectacle. Nous les proposons ici afin d'orienter les éventuels débats qui s'ouvriraient au terme de la représentation.

Michel Delattre: *Ecoutez. Je suis venu ici pour chercher du travail... Ca fait deux ans que je n'ai plus de salaire et...*

Catherine Désir : *La place qui vous est proposée est celle de contremaître sur les chaînes de montage des mines antipersonnel.*

Michel Delattre: *Les mines antipersonnel!?*

Catherine Désir: *Excusez-moi, vous avez les mains propres?*

Michel Delattre: *Si mais... les... mines antipersonnel, c'est...*

Catherine Désir: *Je voulais vous demander si vous pouviez m'aider à attacher le bouton du col de ma chemise...*

Michel Delattre, un ouvrier au chômage depuis bientôt 2 ans, a deux enfants, et sa femme est à nouveau enceinte. Il n'hésite donc pas à se présenter à l'entretien d'embauche que lui propose une «multinationale multisecteurs présente dans 42 pays à la recherche de collaborateurs plein temps». Lors de l'entretien avec le chef du personnel, Catherine Désir, il participe à toute une série de petites épreuves fort déconcertantes mais qu'il semble plutôt bien réussir, et finit par apprendre que l'excellent salaire qui lui est offert s'échange contre une place de contremaître sur les chaînes de montage de mines antipersonnel. Michel Delattre est soudain beaucoup plus hésitant à accepter l'offre d'emploi, mais le chef du personnel le pousse à balayer les considérations éthiques qui le freinent. Le plus important, dit-elle, c'est de sauver l'économie nationale, même si pour y arriver il faut perdre un peu de son humanité.

Michel Delattre a la tête pleine de questions :

Doit-il accepter ce type de boulot ?

A-t-il les moyens de refuser ?

A quoi servirait son refus personnel puisque, de toutes façons, plusieurs centaines d'autres chômeurs sont prêts à accepter cet emploi ?

Peut-il décemment rentrer chez lui et annoncer à sa femme qu'il s'est payé le luxe de refuser une bonne place ?

Mais aussi :

Quel regard ses enfants porteront-ils sur lui s'il accepte ce boulot ?

Comment parler d'amour et savoir qu'on participe à la production d'engins qui tuent quotidiennement ?

Comment continuer à affirmer son opposition à toute guerre en fabriquant quotidiennement des mines antipersonnel ?

Comment garder les mains propres ?

Et puis, s'il refuse, combien de temps devra-t-il encore attendre avant de trouver une nouvelle opportunité ?

Combien de temps laissera-t-il encore sa famille dans une situation aussi incertaine et inconfortable ?

Comme on le constate, Michel Delattre vit dans un cauchemar parce qu'il est sur le point d'accepter un poste qui fera de lui le complice de la fabrication d'armes de mort.

Face à lui, Catherine Désir, le chef du personnel n'en mène pas large non plus. Derrière un air très professionnel et convaincant, on entrevoit le cauchemar qui l'obsède: quel sens donner à une vie passée à convaincre quotidiennement des chercheurs d'emploi du fait qu'il y a moyen de vivre en bon père de famille tout en faisant ce boulot.

L'interview, qui s'apparente dans un premier temps à un exercice bien rôdé visant à vérifier les capacités de résistance morale du demandeur d'emploi, apparaît plutôt, dans un second temps, comme une volonté délibérée du chef du personnel de provoquer l'interviewé, de le pousser à trouver des réponses à son propre malaise existentiel. Catherine Désir agit comme si elle cherchait inconsciemment à débusquer les arguments qui la décideraient, elle, à abandonner définitivement cette place inconfortable.

On se rend compte alors que dans cet univers fait de nécessité économique, il n'y a plus *ni bons, ni méchants*. Sans doute, le personnage du chef du personnel apparaît-il a priori plus antipathique, vu le pouvoir qu'il possède sur le chômeur, mais la situation s'inverse rapidement, et l'on se rend compte que le demandeur d'emploi a également un énorme pouvoir : celui de refuser le boulot et de sortir la tête haute et les mains propres en renvoyant le chef du personnel à une image peu supportable pour ce dernier.

Dans ce combat entre deux personnages, image du débat éthique intime qui agite chacun de nous face aux comportements guerriers, nous avons cherché à enrichir au

maximum les arguments de l'un et de l'autre, à les développer à la lumière de la réalité sociale et économique.

Le spectacle part de l'horrible réalité des mines antipersonnel, mais pousse à bout la défense des arguments qu'on entend tous les jours au sujet de ce type de contradictions.

Doit-on sacrifier une possibilité économique de créer des postes de travail pour des raisons morales ?

A l'heure de la mondialisation, face à une déréglementation et une concurrence toujours plus forte, ce type de questionnement a-t-il encore une place ?

N'est-il pas moral et justifiable pour un chômeur de longue durée d'accepter n'importe quelle place du moment qu'il lui procure une possibilité de nourrir sa famille ?

Nous n'avons pas construit ce spectacle autour d'une réponse aux questions que nous nous sommes posées; nous l'avons conçu de façon à placer chaque jeune spectateur dans une situation suffisamment inconfortable pour stimuler la réflexion personnelle et la prise de position. L'expression « être assis entre deux chaises » prend ici tout son sens : « mais moi, personnellement, quelle est la position que je prendrais ? comment j'agirais face à ce dilemme ? quel est le meilleur choix ? ai-je vraiment le choix ? »

A une époque où il est devenu si difficile de prendre position, pour les ados comme pour les adultes d'ailleurs, nous avons voulu construire un spectacle qui pousse à la réflexion, à l'engagement. Au-delà des valeurs humaines que charrie le spectacle en témoignant de la réalité morale qui se cache derrière les dilemmes auxquels sont confrontés les individus, nous pensons toucher quelque chose d'essentiel, pédagogiquement parlant, dans le fait de pousser les adolescents à se positionner. De façon provocatrice, on pourrait dire que la démarche menant un jeune à réfléchir, à débattre, nous semble plus importante que le fait que le débat débouche sur une conclusion claire et définitive tant nous vivons avec une inquiétude grandissante le silence qui pèse aujourd'hui sur les choix déterminant notre futur.

Voilà l'ambition de ce spectacle : aborder le sujet de la guerre à travers le prisme très familier du travail, inciter les adolescents à développer une pensée critique et autonome sur ces sujets brûlants, les pousser à prendre position, à débattre. Pour ce faire, nous avons eu recours à la distance de la situation dramaturgique et à tout l'humour nécessaire à l'indispensable recul face à des situations compliquées.

L'économie mondialisée : un village globalement en guerre ?

Il est évident qu'un sujet aussi ample que celui de la guerre contient en amont une réflexion plus générale sur les développements de la société actuelle. Nous livrons ici quelques réflexions, ou plutôt quelques questions qu'a fait surgir la recherche de leviers théoriques nécessaires à la réalisation du spectacle. Ces arguments sont présents transversalement dans le spectacle.

Produire et détruire

Au-delà de la réalité ignoble des mines antipersonnel et des tortures existentielles que peut s'infliger un individu confronté au paradoxe de faire mourir des gamins pour nourrir les siens, le spectacle cherche à évoquer plus largement le cercle infernal dans lequel la société actuelle semble s'être réfugiée autour des concepts de mondialisation, de globalisation, de village global : puisque la loi de la mondialisation est « soyons rentables et compétitifs », rien ne doit entraver l'accumulation de capitaux et de richesses.

Tout comme la société qui fabrique des coffres-forts fournit aussi des systèmes pour les percer, ceux qui tirent leurs profits de la fabrication d'armes mutilantes conçoivent également d'accumuler de l'argent en proposant à leurs victimes de splendides prothèses en matériau ultra-léger. Cette logique de l'argent qui doit toujours faire plus d'argent conduit forcément à tous les dépassements.

Mais précisément à partir de quand considère-t-on cette logique comme *excessive* ?

Lorsque l'industrie pharmaceutique est accusée de fabriquer un nombre incroyable de médicaments inutiles ?

Lorsqu'on découvre de la dioxine dans les poulets et des eaux excrémentielles dans les farines animales ?

Lorsqu'on voit des maisons s'écrouler parce qu'on a remplacé le ciment par du sable ?

Lorsqu'on apprend qu'un accident nucléaire est dû aux tentatives de faire baisser les coûts de production ?

Et beaucoup plus simplement -et beaucoup plus globalement-, cette logique de l'excès ne réside-t-elle pas dans le fait même de lier la production de choses à l'accumulation d'argent ?

Bref, avec ce spectacle, nous avons voulu insister sur le fait qu'aujourd'hui, à une époque de crise économique aiguë, *produire* se conjugue de plus en plus avec *détruire*, tout en nous questionnant sur le sens que l'économie donne à la vie.

Mondialisation, globalisation, village global

- Michel Delattre** - *Vous avez téléphoné à Miami ?*
Catherine Désir - *Oui! A Miami.*
Michel Delattre - *Avec mon téléphone ! Vous vous rendez compte !*
Catherine Désir - *Mais c'est vous qui me l'avez donné...*
Michel Delattre - *Oui mais je pensais que c'était pour un appel local...*
Catherine Désir - *Local, allons monsieur Delattre, local est un concept dépassé... suranné, désormais nous sommes à l'ère de la mondialisation, de la télécommunication, de l'interconnexion, nous sommes entrés dans le troisième millénaire. Miami, aujourd'hui, c'est derrière le coin... Around the corner !*

Un autre axe de réflexion possible autour du spectacle est la question de la mondialisation. Que signifie donc ce terme qu'on entend de plus en plus pour qualifier notre époque ? En fait, qu'est-ce qui est mondial ? La disponibilité de tout, en tout endroit du globe ? L'interconnexion généralisée des moyens de communication ?

A diverses reprises, le spectacle souligne la contradiction existant entre la possibilité toujours plus mondiale de se procurer des biens ou d'entrer en communication avec des personnes, et la prosaïque réalité du potentiel financier personnel empêchant le plus souvent l'accès à ces mêmes biens et personnes.

Dans ce contexte, le discours sur la mondialisation, sur le village global, sur le rapprochement planétaire apparaît plus comme une entreprise d'hypnose des populations que comme une solution aux questions que se pose l'humanité sur son devenir.

Dans le spectacle, les références à la *mondialisation* sont une arme aux mains des puissants pour empêcher que le protagoniste ne se pose de question sur l'utilité sociale de ce qu'il produira.

La vie de l'être humain est rythmée par les nouvelles concernant la bonne ou la mauvaise santé de l'argent, les chiffres du Dow Jones, les performances financières du film « Titanic », la bataille entre le dollar et l'euro... C'est comme si cette litanie de chiffres et de performances économiques avait pris possession du monde et que le maximum d'existence laissé à l'homme était celui d'un *acteur* momentanément absent, d'un *spectateur* donc, tout juste attentif à son impuissance face au dieu de l'économie.

Les débats possibles

- « **Nous sommes momentanément absents** » propose une réflexion qui projette la guerre dans notre univers quotidien.

Voici ici quelques questions possibles pour débattre avec les élèves des arguments soulevés par la pièce.

Comment refuser la guerre ? Comment garder les « mains propres » ?

Quelles limites morales peut-on mettre aux propositions d'embauches qui nous parviendront ?

Comment se situer face à la nécessité de produire ?

Comment répondre au besoin de travailler pour vivre ?

Comment refuser l'utilisation de mines antipersonnel sans agir contre leur production ?

Quel sens cela a-t-il de se battre pour l'abolition des mines antipersonnel si celles-ci sont substituées par d'autres armes ?

Comment se situer face à la nécessité économique de produire toujours plus ?

Les exigences du marché et du développement des entreprises sont-elles conciliables avec la morale et l'éthique ?

A propos des mines antipersonnel, voici l'extrait d'un reportage publié récemment dans l'hebdomadaire italien « La Repubblica » qui témoigne du caractère barbare et inhumain de la production d'armes en général et des mines antipersonnel en particulier :

« Si l'on rentre dans la logique militaire on découvre une technologie hyper développée. Par exemple : les mines explosent sous une pression de 12 kilos. Tout un chacun se demanderait pourquoi on n'élève pas ce poids de façon à sauver au moins les victimes les plus petites. Celui qui répond ici est un homme qui sait de quoi il parle. Il s'appelle Vito Alfieri Fontana, nous le contactons par téléphone à Sarajevo où il est démineur pour une ONG italienne qui s'appelle Intersos. Alfieri Fontana était propriétaire de Tecnovar à Bari. Une des trois entreprises produisant des mines. Il déclare avoir été subitement pris d'une crise de conscience qui l'a conduit de l'autre côté de la barricade. On l'a vu pleurer face à des photos de petites victimes en provenance de l'ex Yougoslavie. Il s'émeut : *'Pourquoi 12 kilos ? Vous savez quelle en était la raison technique : le coude du soldat. Le militaire qui s'approche en rampant d'un objectif exerce, avec son coude, une pression d'environ 12 kilos.'* Le poids d'un enfant de 2 ou 3 ans. *'Je le sais bien'*, dit Fontana, *'c'est pour cela que maintenant je suis ici.'* Un ancien général, Fernando Termentini, qui travaille lui aussi aujourd'hui pour Intersos, explique : *'La mine est conçue pour produire un maximum de dommages à l'ennemi. Pas la mort qui se résume à une tombe et un souvenir, mais la blessure grave qui implique des sauvetages, des coûts, des soins, une charge psychologique'*. Un ouvrier d'une ancienne usine se rappelle : *'Les mannequins qu'on utilisait pour les essais. Je ne les avais jamais vu avant que l'usine ne ferme. Ils se trouvaient dans les laboratoires. Ils étaient tout petits, ils ressemblaient à des enfants.'*

➤ « **Nous sommes momentanément absents** » est une création autonome montée selon les principes du Théâtre Action. Le texte n'a donc pas été écrit au préalable, il a surgi progressivement du travail mené sur le plateau par les acteurs et le metteur en scène. Pour alimenter leurs recherches, les artistes ont à plusieurs reprises proposé des extraits de journaux, des citations, ... Voici quelques uns des extraits sélectionnés par les artistes pour leur pertinence et leur actualité.

- *Toutes les vingt minutes, une personne saute sur une mine abandonnée. 119 millions de mines ont été disséminées dans 70 pays de la planète.*
Association contre les mines antipersonnel.
- *Dans le monde, chaque minute, deux personnes meurent à cause du travail. Le travail fait plus de morts que les accidents de la route, la guerre ou le sida.*
(Etude du Bureau International du Travail) Le Soir – 12/4/1999
- *En quatre siècles, le trafic d'esclaves n'a pas dépassé douze millions de personnes. Aujourd'hui, il y a plus de deux cent millions d'êtres humains enchaînés...*
La Repubblica (Italie) – 19/5/1999
- *Quand la dernière flamme sera éteinte, le dernier fleuve empoisonné, le dernier poisson capturé, alors seulement vous comprendrez qu'on ne peut pas manger l'argent.*
Proverbe indien – 1774
- *Wall Street, le record de rêve : le Dow Jones dépasse pour la première fois les 10.000 de cotation. Euphorie en Bourse.*
La Repubblica (Italie) – 17/3/1999

A quel(s) passage(s) du spectacle ces citations ont-elles servi de source d'inspiration?

Chacun des extraits cités met en lumière un axe de réflexion. Lequel ?

Le fait de mettre côte à côte certaines citations apporte une nouvelle dimension à leur compréhension. Laquelle ? Commentez.

➤ « **Nous sommes momentanément absents** » fait fréquemment référence au monde de l'économie pour comprendre les raisons de la guerre. Voici quelques chansons et poèmes dans lesquels différents auteurs ont mis en relief ce douloureux mariage et qui ont également inspirés les auteurs du spectacle durant le processus de création.

- *Les industriels, ce n'est pas la peine de les consulter, ils sont toujours prêts, c'est évident. Une guerre, pour eux, c'est tout avantage : on admet, vous le savez comme moi, que la grosse industrie métallurgique s'y intéresse spécialement : les raisons sautent aux yeux : une pelle à vapeur, une locomotive, ça met des années à s'user : ce n'est pas mal parce que ça fait du tournage, mais c'est bien moins intéressant que des canons : des canons, ça s'use tout de suite, et du même coup ça sert à détruire les pelles à vapeur et les locomotives dont on peut par la suite racheter la ferraille pour presque rien.*

Extraits - Boris Vian

- *Vers la fin d'un discours extrêmement important
le grand homme d'État trébuchant
sur une belle phrase creuse
tombe dedans
et désespéré la bouche grande ouverte
haletant
montre les dents
et la carie dentaire de ses pacifiques raisonnements
met à vif le nerf de la guerre
la délicate question d'argent.*

Le discours sur la paix – Jacques Prévert

- Et pour finir, le titre du spectacle, « **Nous sommes momentanément absents** », qu'évoque-t-il chez les spectateurs ?

Une des questions les plus fréquemment posées aux artistes concerne le choix du titre du spectacle.

Quel sens lui donner ?

A quoi se réfère ce titre ?

Quel est votre avis que la question ?

Le Collectif 1984, le théâtre action et l'école

Le Collectif 1984 est un regroupement de comédiens/animateurs reconnu par le Ministère de la Communauté Française. En tant que troupe de Théâtre Action, il met ses animateurs au service des groupes et institutions pour, à l'aide de l'expression théâtrale, redonner la parole aux individus. Notre action vise tout particulièrement les groupes sociaux frappés du sceau de l'exclusion sociale, culturelle ou économique.

Lorsque le *Collectif* s'est formé, en 1979, il nous fallait choisir un nom. De peur que le "*pire à venir*" ne soit pire que prévu, nous avons décidé de nous donner 5 ans pour empêcher que se réalise la sinistre prophétie d'Orwell, définie dans son roman "*1984*": Big Brother et son univers concentrationnaire, non merci! "**1984**" devint dès lors le nom choisi par notre troupe.

Il était sans doute un peu présomptueux d'imaginer, en 1979, que les cinq années qui nous séparaient de "1984" allaient suffire à notre modeste collectif pour *changer le monde*. Mais nous avons tellement peur que *le monde ne nous change* et ne nous transforme en ces désespérants et passifs spectateurs télévisuels qu'il fallait bien cette prétention-là pour garder intactes nos passions.

La particularité du *Collectif 1984* est d'avoir juxtaposé, puis fusionné des pratiques professionnelles diverses. Acteurs, animateurs, assistants sociaux, éducateurs, metteurs en scène ont accumulé des pratiques extrêmement complémentaires puisées, et dans l'artistique, et dans le social, les deux sources d'expériences dont sont issus nos comédiens-animateurs.

1. La première s'enracine dans une pratique artistique et de création théâtrale autonome: réalisation et écriture de spectacles, techniques d'expression verbale et non verbale, théâtre d'intervention, théâtre forum, animation théâtrale...

2. La seconde est basée sur un travail social dans des milieux et auprès d'un public particulièrement défavorisé: adolescents en rupture, jeunes des quartiers dits sensibles, toxicomanes, hôpitaux psychiatriques, maisons de quartier, personnes âgées, travail en milieu rural, , personnes handicapées...

L'originalité de l'approche du *Collectif 1984* résulte de la rencontre entre ces deux types d'expériences et de leur mise en commun.

Différentes créations collectives et autonomes jalonnent le parcours de la troupe. Parmi les plus marquantes, citons: *Ruptures* en 1982; *Tout* en 1984; *Les Communs des Mortels* en 1987; *Poussières du temps* en 1996 ; *Les Naufragés* en 1999 ; *Nous sommes momentanément absents* en 2000 ; *Le choc* en 2002.

Par ailleurs, le *Collectif 1984* dirige, crée et organise des spectacles intervention, des stages et formations, des ateliers théâtraux, des spectacles de théâtre forum,... Actifs en Belgique depuis presque 20 ans, nous, comédiens-animateurs du *Collectif 1984*, engagés sur le terrain social et culturel, accordons une importance particulière à la

critique de notre société et sommes désireux d'offrir l'espace artistique et la création collective nécessaires à sa réalisation.

Appliquée au jeune public, les principes qui guident notre approche de l'expression théâtrale ne sont guère différents; tout en tenant bien évidemment compte de l'âge des participants, de leur contexte socioculturel, de leur potentiel d'attention... nous sommes animés des mêmes intentions. En atelier, au travers de la création en groupe, nous donnons la parole aux jeunes et laissons s'exprimer leurs questionnements, leur créativité. Et dans nos spectacles, nous cherchons à refléter leurs interrogations. Nous nous alimentons pour ce faire, en plus de notre propre regard sur le monde, des échanges qui se sont opérés avec les jeunes dans les ateliers.



120 petit chemin Vert
1120 Bruxelles
tél / fax : ++32(0)2 /262 08 84
1984@skynet.be
www.collectif1984.net